Et, dans le Sud de l'Afrique, où ils établissent maintenant de nouvelles Missions, quelle série de sacrifices et de mérites ils se préparent, également, de ce côté-là !

J'aime encore à les voir, ces bons Religieux, dans leurs établissements d'éducation, leur université, leurs grands et leurs petits séminaires, leurs juniorats, leurs scolasticats, leurs noviciats, où ils préparent des sujets d'élite pour l'Église et la société.

A l'heure qu'il est, 37 évêques, dont un cardinal et 7 archevêques, sont sortis de leur Congrégation, et combien d'hommes distingués dans l'ordre civil ! Nous les voyons un peu partout.

Oh ! que MARIE Immaculée soit bénie, que DIEU soit glorifié, que l'Institut soit exalté pour ces merveilleux dévouements et pour un apostolat si fécond et si puissant !

Si les pauvres ont été les privilégiés de Notre-Seigneur, ceux qui les évangélisent seront, assurément, comblés de ses faveurs et mis en possession de ses joies les plus pures et de ses éternelles récompenses.

IX. — L'Oblat Civilisateur, d'après Mons. Édouard Montpetit [1].

Toutes les fois que Mons. Édouard Montpetit doit donner une conférence, on se presse, de part et d'autre, pour aller l'entendre ; et, en cela, nous n'apprenons rien de neuf à qui que ce soit. Mais nous ne croyons pas nous tromper en disant que la foule attirée, dimanche soir, par le célèbre homme de lettres et économiste, à l'occasion du Centenaire des Oblats de MARIE Immaculée, a été l'une des plus nombreuses et des plus enthousiastes qui se soient vues dans la Capitale du Canada.

(1) Cfr. « *Le Droit* », d'Ottawa (angle des Rues Dalhousie et Georges), 14[e] Année, N° 36 (15 février 1926), pp. 1, 7 et 9 : *Le Centenaire des Oblats de* MARIE *Immaculée. — M. Edouard Montpetit fait un vivant éloge du courage sans cesse déployé par les Missionnaires Oblats de* MARIE *Immaculée.*

Le Théâtre Russell était, littéralement, rempli de gens dont un grand nombre appartiennent aux classes les plus élevées et les plus distinguées. Le clergé, tant séculier que régulier, y était largement représenté, ainsi que toutes les communautés de Frères de la ville.

Tout autre résultat eût été incompréhensible, car les citoyens d'Ottawa, surtout l'élite, ont dû être poussés par un double motif — la haute renommée du conférencier et le sujet choisi : *L'Oblat civilisateur.*

De la première nous ne dirons rien, car le grand talent de Mons. Montpetit a été célébré, maintes fois et d'une façon plus éloquente que nous ne le pourrions faire.

Quant au sujet de la conférence, nous pouvons dire qu'il était digne du conférencier et que celui-ci était également digne de nous parler de la grande œuvre accomplie, depuis un siècle, par la Congrégation des Oblats — qui a essaimé dans toutes les parties du Canada et d'un grand nombre de pays étrangers, pour y porter la bonne Nouvelle de l'Évangile et les lumières de la civilisation.

Mons. Montpetit nous a fait assister, hier soir, à toutes les luttes que les Oblats ont dû livrer pour établir le domaine du Christ dans les solitudes glacées du nord et jusque dans les régions les plus lointaines. Il a fait un vivant éloge du courage sans cesse déployé par les Missionnaires, — courage toujours alimenté par le mysticisme et l'idéal qui leur tient tant au cœur : donner des âmes à DIEU.

RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,
MONSIEUR LE RECTEUR,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Permettez-moi, tout d'abord, de remercier celui qui a bien voulu me présenter à cet auditoire. Je ne mérite pas, du tout, toutes les choses qui ont été dites, — sauf peut-être une : c'est de vouloir mettre de la bonne volonté au service des causes nationales.

J'ai bien aimé, ce matin, le sermon si profondément touché d'un homme pour qui j'ai la plus vive admiration : Monsieur le Chanoine Courchesnes. Il a dit, au début, que les Oblats sont modestes et que cela marque leur mérite, laissant entendre par là qu'ils auraient pu parfaitement choisir quelqu'un de plus méritant pour leur adresser la parole à l'occasion de ce centenaire.

Ce soir, en regardant dans cette salle, on y retrouve des figures que vous avez déjà distinguées, et, parmi

elles, mon ancien patron et mon ancien professeur — à qui j'ai voué un souvenir ami et persistant : l'honorable Rodolphe Lemieux. Je me demande donc, pour une seconde fois, avec Mons. le Chanoine Courchesnes, si les Oblats n'ont pas été trop modestes ; ils auraient pu choisir un des leurs ou ils auraient pu, laissant un des leurs de côté, choisir plus haut.

Enfin, c'est probablement à l'amitié que je dois d'être venu parmi vous ; je remercie les Oblats de leur invitation, qui me ramène à Ottawa. Des liens très doux, ceux du souvenir, m'unissent à la Ville d'Ottawa, où j'ai vécu un peu de ma jeunesse, où je retrouve des miens, où je sais une église que je salue plus gravement depuis le jour où, pour une dernière prière, j'y conduisis celle qui m'apprit à vous aimer. Je suis revenu plusieurs fois parmi vous, en effet, toujours attiré par la même sympathie, par la nécessité d'une collaboration qui m'apparaît dans toute sa raison. Nous sommes peu nombreux, si l'on songe au nombre formidable qui nous presse : nous n'avons pas le droit de nous ignorer, encore moins celui de nous combattre, mais nous avons le devoir de nous unir, et il est bien malheureux que nous semblions si peu nous en préoccuper, là où nous sommes plus rapprochés, dans la Province de Québec. Que, du moins, l'effort de cohésion relie, au vieux centre français, ceux qui en vivent éloignés, — fidèles ainsi au passé qui nous dissémina de par le pays.

Temps héroïques.

Aussi bien la pensée qui nous réunit, ce soir, nous reporte-t-elle vers les temps héroïques où la race française, au nom du Christ et du Roi de France, prenait possession du Canada. C'est un grand fait et qui a la valeur d'un titre de noblesse : c'est une vérité que l'on oublie trop, parce que, ignorant l'histoire, des gens bornent leur patriotisme à l'intérêt immédiat, aux réalités d'un jour.

J'ai été tenté, aussitôt votre invitation reçue, de me

tourner vers le lointain de nos origines, pour y trouver un point de comparaison qui me permît de montrer, dans le geste des Oblats, la reprise d'une tradition, la survivance d'une volonté, la suite d'un apostolat.

Zèle des Oblats.

On ne s'étonnera pas, ayant à célébrer l'Oblat civilisateur, que ce soit sur cette terre d'Amérique que j'en cherche les motifs.

Fondée, en 1816, par Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée s'est répandue de par le monde, touchant de son zèle les cinq continents.

Le Personnel abrégé des Oblats, une modeste plaquette, publiée à Paris et datée de Rome, nous indique les centres où s'accomplit l'œuvre de prédication, établit la répartition géographique des énergies que la foi anime et soutient.

En dernière page, elle nous révèle, dans le raccourci saisissant d'une sorte de feuille de service, les cadres et les effectifs de l'armée de prière en route vers sa devise, *Evangelizare pauperibus misit me :* — un cardinal, trente-six évêques, au delà de deux mille cinq cents soldats, plus de quinze cents conscrits. Un siècle a suffi à lui livrer la terre : *Pauperes evangelizantur.*

Mais, pour nous, c'est ici, surtout, que s'exerce ce ministère, — qu'il renouvelle les épopées d'autrefois, — qu'il unit, dans une même ferveur, les fils de France et les enfants du Canada, — et qu'il dessine, sur les neiges du Nord, la silhouette noire du Missionnaire décoré d'un crucifix.

Quel admirable retour ! L'émotion nous saisit, sitôt que l'on rapproche les deux pages de notre histoire où sont tracés, à des siècles de distance, des actes que le même idéal inspire, qui s'apparentent jusque dans le détail. Les Oblats reprennent, en plein xixe siècle, la tâche divine que poursuivaient naguère — sous toutes les latitudes de la Nouvelle-France, parmi les nations sauvages et auprès de fidèles dispersés — les Fran-

ciscains de la première heure, les Jésuites inlassablement offerts au martyre, les Sulpiciens fondateurs de paroisses et les prêtres colonisateurs.

« L'histoire du Canada », écrit Gabriel Hanotaux dans sa *France vivante*, « c'est, en trois mots, l'exploration, la lutte, l'évangélisation. »

Trois mots auxquels les Missionnaires ont donné leur sens, en prêchant la doctrine de DIEU dans un monde sans cesse élargi par leur intrépidité, — en conseillant le travail de la terre, qui retient le peuple et fonde la nation, — et en éclairant l'école de l'aurore d'une civilisation.

Évangélisateurs, prédicants, éducateurs : n'est-ce pas ainsi que nous apparaissent, dans un monde plus vieux où ils ont recommencé les mêmes sacrifices envers les mêmes misères, les Oblats de MARIE Immaculée ?

LES TRAVAUX.

Le Missionnaire, devant qui s'incline la pensée protestante elle-même, s'engage hardiment vers l'inconnu, au milieu de sa petite troupe de coureurs des bois et d'indigènes. Sur la croix, qui marque la possession, il attache une fleur de lis et grave le nom du Roi. Il porte deux paroles : celle de la Foi et celle de la civilisation. Rien ne l'arrête qui ne fortifie son énergie, grandisse son effort. Il franchit des lieues, sans souci de la brutalité des passages ; il sillonne les rivières et les lacs, en canot d'écorce, dont il se fait comme une carapace ; il se recueille dans le silence de la forêt vierge, où son imagination pieuse construit d'inimitables cathédrales ; il se rit des privations et bénit la souffrance ; il est, malgré tout, brave et gai, puisqu'il est Français, et poète à l'heure où son âme oublie ; son grand désir, celui qui l'emporte, c'est de réaliser le rêve qui l'habite ; mourant, il exhorte encore, et le martyre est sa plus magnifique prière.

Sitôt que l'on cherche un trait plus caractéristique, on s'arrête devant les mille signes d'un même héroïsme, impuissant à distinguer ce qui est partout.

De respect, nous irions vers les Jésuites aujourd'hui

béatifiés, — peut-être, vers le Père Jogues, glorieux récidiviste de la mort. Mais d'autres aussi nous retiennent, au moment qu'ils s'acheminent ; et l'on demeure curieux de leur pensée, alors que, errant sous les grands bois, auprès des barbares, ils détournent les yeux vers les étoiles.

On veut les saisir en cours de route, surprendre leur volonté, toucher le vif de leur résistance : chez tous, c'est le même écho des directions divines. S'ils consentent à raconter leurs misères, les dangers qu'ils courent, les tourments qu'ils endurent de la faim, de la soif, du froid, de la saleté, de la solitude, des contacts de la sauvagerie, c'est sur un ton de détachement qui s'achève sur les mêmes mots de sacrifice et d'acceptation.

Saintes Exaltations.

Elles sont partout, ces paroles de résignation presque joyeuse :

— « Je ne sais pas si vous reconnaîtrez la lettre d'un pauvre estropié, qui, jadis, lorsqu'il était en bonne santé, était bien connu de vous. Elle est mal écrite et toute souillée, parce qu'entre autres inconvénients, celui qui l'écrit n'a qu'un doigt entier à la main droite et qu'il lui est difficile d'éviter de tacher le papier du sang qui coule de ses blessures, non encore cicatrisées. Il se sert de poudre d'arquebuse en guise d'encre et du sol en guise de table. »

Elles s'élèvent de partout, ces saintes exaltations :

— « Je m'estimerais trop heureux, si Dieu avait permis que je tombasse entre les mains des Iroquois. Leur cruauté est grande. et, de mourir à petit feu, c'est un tourment horrible ; mais la grâce surmonte tout, et un acte d'amour de Dieu est plus pur, au milieu des flammes, que ne le sont toutes nos dévotions séparées des souffrances. »

Ils sont à toutes les pages, les faits divers sublimes qui racontent la mort :

— « Trois jours après, le 2 février, un soldat et deux

Hurons, envoyés à sa recherche, trouvèrent le corps gelé du Missionnaire à quatre lieues au-dessus du fort. Il était à genoux, la tête découverte, les bras croisés sur la poitrine et les yeux ouverts regardant le ciel. »

Ces luttes, ces espoirs, ces faits, comme nous les connaissons mal — et jusqu'à l'ingratitude.

On se tromperait, singulièrement, à ne chercher en ces hommes que des idéalistes : ardents comme des conquérants, ils ont été des constructeurs.

A la suite de Champlain, le génie inspirateur, ils prêchent comme un devoir la culture qui attache au sol. Ils font mieux : ils donnent l'exemple du travail, « en gens vigilants et laborieux » qui veulent « se passer des commodités de France ». Ils lient dans ce geste les deux idées qui ont rendu possible la colonisation de ce pays : l'idée de mission et celle de moisson. Les marchands n'avaient cure que du commerce, s'opposant à la mise en valeur des terres, à l'évangélisation qui leur ravirait les indigènes, voire à l'étude des langues sauvages. Le progrès eût suscité d'inutiles concurrences, dont ils ne se souciaient pas. A l'exemple des prêtres, les colons venus du Perche et de la Normandie se mettront à l'œuvre : ils formeront, autour de Québec, le foyer d'où ils essaimeront vers l'Ouest et le Sud, peuplant de villages le Saint-Laurent, qui longtemps les unira de ses flots. L'avenir est assuré.

Forces productrices.

Au-delà des limites où se blottit la civilisation primitive, les Missionnaires poursuivent la stabilisation des forces productrices. Un moment, ils pensent fixer les nomades, Algonquins et Montagnais, et peupler l'Amérique de ceux qui n'ont fait jusque-là que la parcourir, dans l'élan de toutes les libertés.

Au cœur des missions qu'ils fondent, lorsque leur zèle s'arrête, ils placent leur résidence, centre de rayonnement qui grandira plus tard, longtemps après qu'ils l'auront quitté, qui grandira jusqu'à devenir une ville, peut-être une de nos orgueilleuses cités. Émouvante bénédiction !

Notre Race.

Quelle race a produit de tels hommes ? La nôtre, et le miracle est qu'elle n'en a pas perdu le secret. Après les Missionnaires du passé, longtemps après, les Oblats sont partis, une fois les villes fondées. Appelés par Mgr Bourget, sollicités par Mgr Provencher, ils se sont enfoncés dans le steppe, à la suite de La Vérandrye, puis jusque dans l'inconnu du Nord, — inconnu, n'étaient les traces des compagnons de Mackenzie, gens de notre sang, et la longue emprise de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Là, dans un décor de pierre et de glace où quelques Jésuites avaient naguère pénétré, ils ont, en plein dix-neuvième siècle, recommencé l'histoire religieuse et les travaux de civilisation.

Les « coureurs des bois » les avaient aussi précédés, comme ceux d'autrefois, ouvrant les routes au négoce, annonçant la venue de la Robe noire et le règne d'un plus grand qu'eux-mêmes, apprenant aux indigènes la prière des blancs. Là où le coureur s'est arrêté, la conversion devint facile ; elle fut presque impossible, là où il n'avait pas passé.

Résignation.

Laissant leurs compagnons au Manitoba, ils allaient, vers l'Athabaska puis vers le Mackenzie, s'offrir aux mêmes souffrances, avec les mêmes résignations et le même sourire :

— « On mangeait du chien, du corbeau, du foutreau, des fois rien du tout : mais pas un de nous, je vous le promets, n'aurait changé de place avec le Shah de Perse. »

Ils allaient, — subissant, le long de la route poudreuse, la fatigue des raquettes qui tenaille les hanches et tord le jarret, poussant la traîne de l'estomac, précédant les traîneaux pour ouvrir la marche aux chiens.

Comme les précurseurs, ils ne redoutent rien : ni la soif, la plus cruelle des tortures au milieu des neiges

que l'on n'ose pas toucher, — ni l'ophtalmie qui brûle les yeux de toute l'immensité blanche, — ni les nuages de moustiques, « multitude de chanteurs et de suceurs », — ni la vermine, à laquelle Mgr GRANDIN, le glorieux « évêque pouilleux » de Louis Veuillot, ne s'habitua jamais, — ni la famine, surtout, qui fait ramasser les miettes de viande, comme on fait dans les Monnaies de la poussière d'or, qui guette dans les bois le Missionnaire attardé, réduit à manger ses vêtements, à se nourrir d'une vessie de sang que la superstition a suspendue à un arbre ou à demander quelques heures de vie à « une once d'onguent d'arnica », — ni la distance, où l'on s'engage, guidé parfois par le vent ou par l'instinct des bêtes, — ni le dénuement dont on a l'habitude, qui ne laisse à Mgr Provencher qu'une paire de sabots de bois et à Mgr GRANDIN, le jour de son sacre, qu'une crosse taillée la veille dans une épinette, et badigeonnée de jaune, — ni, enfin, la solitude éternelle.

La solitude, leur âme s'y adapte peu à peu, comme si elle communiait à son silence infini. Pas une plainte d'être seul. Oui, peut-être celle-ci, vaillante encore, d'une Sœur Grise : « Il faut aimer les âmes, pour s'expatrier ainsi. »

Frédéric Rouquette — dans un livre qui va paraître et dont j'ai feuilleté le manuscrit, grâce à Mons. L.-J. Dalbis, un livre qui a pour titre l'*Épopée blanche* — évoque le rêve de cette solitude, un rêve qui n'est qu'une tentation :

PAUVRETÉ.

« La *Robe-noire* est seule dans cette solitude. Depuis trois ans, elle vit cette pauvreté. Depuis trois ans, l'homme de la prière n'a rien reçu. Le *steamboat*, qui portait à York le ravitaillement, a fait naufrage. Il faut compter sur soi, si l'on veut vivre.

« Etre tout seul, tout seul, sans espoir, sans ami. Une angoisse l'étreint. S'il allait mourir là !...

« N'a-t-il pas accepté le long et lent martyre ? N'a-t-il pas lui-même choisi cette vie pénitente, cette vie humiliante ?

« Oui, mais là-bas, par delà l'Océan, c'est le séminaire ensoleillé, les bons maîtres, les condisciples. Une route s'offre à lui : la vie paisible dans la campagne, le village assoupi dans la cein-

ture verte de ses vignes, la garrigue odorante où les troupeaux s'en vont, tintillants de clochettes, la ligne bleue de la mer et les voiles blanches à l'horizon.

« Des ouailles paisibles, une église coquette, une cure ombreuse : le bréviaire est là a l'abri de la treille, des abeilles font une ronde autour des grappes, un grillon chante dans l'herbe drue, la bonne herbe parfumée où les bêtes à Bon Dieu processionnent. Le vin est frais, la chair savoureuse, les cuivres mettent des lueurs dans la cuisine voûtée où la servante s'active.

— « Pourquoi me tentez-vous, Seigneur ?

« La porte s'ouvre sous un coup plus violent, la bourrasque entre qui chasse la vision. La réalité est là qui s'impose... »

Amour du Nord.

Le Missionnaire renierait jusqu'à cette tentation. Il aime, il chante le Nord.

Le Père Laity, rendu en France pour assister à une réunion de son Ordre, s'ennuie d'attendre et obtient de ses supérieurs de revenir vers sa solitude d'amour et de foi.

Mgr Joussard, de passage à Québec vers l'Europe, renonce au départ et retourne, au Fort Vermillon, «bûcher le bois de chauffage de l'hiver ».

Le Père Séguin, passé en France à la fin de sa vie, est en exil loin de son *chez nous*. Son *chez nous*, — regardez la carte — c'est là-bas à Good-Hope, sur le Mackenzie, là où il n'y a plus rien que des âmes.

Servir Dieu.

C'est que, comme les pionniers, ils portent en eux le même viatique. Leur force, c'est le service de Dieu. L'hymne de renonciation que nous avons recueilli sur les lèvres des premiers Jésuites, ils le reprennent, identique : s'il se trouve des commerçants qui consentent à peiner, pourquoi les prêtres y renonceraient-ils ? La richesse importe peu, si on a le sacrifice. — « Mon Dieu que votre volonté soit faite! Partout, la litanie de l'offrande de soi-même, qui reçoit la souffrance comme une absolution.

Et, pour marquer encore plus profondément les similitudes, le geste ne s'arrête pas à la bénédiction. Le Missionnaire travaille, construit, colonise. Il demande sa nourriture au sol, aussi pauvre que lui-même. Il organise le transport sur des étendues qui dépassent les limites des grands pays d'Europe.

Les économistes de l'avenir qui raconteront la pénétration du territoire reprendront ce combat : il est épique.

Ils diront les efforts de Mgr TACHÉ et de Mgr FARAUD, pour passer outre à l'abandon de la Compagnie de la Baie d'Hudson et s'engager à travers des rapides dont s'effrayait l'audace des indigènes ; pour dessiner une nouvelle route, que la Compagnie empruntera, à son tour, afin d'y établir plus tard des taux qui forcent les Missionnaires à chercher encore ailleurs. Ils diront les prédications de Mgr GROUARD, — au Canada, aux États-Unis, en Europe — pour solliciter de l'aide, construire une scierie, près du Lac Athabaska, et des bateaux — le *Saint-Joseph*, le *Saint-Alphonse*, le *Saint-Charles* — qui transporteront les Missionnaires, enfin libérés, jusqu'au fort Smith et, au delà, jusqu'à l'Océan Glacial ! Ils diront les routes ouvertes par les Oblats, par le Père MAISONNEUVE, par le Père LACOMBE, sur des centaines de kilomètres, de Saint-Boniface au Lac Labiche, du Lac Saint-Anne à Saint-Boniface, et comment l'exploration et le négoce, la science et l'intérêt s'y sont engagés à la suite de la croix. Il y a des choses qu'il siérait de mieux savoir, pour les servir, à l'occasion, à tous ceux qui n'ont eu qu'à paraître pour se croire les maîtres.

En superposant la carte des postes de la Baie d'Hudson — quelques points de repère dans une immensité — et la carte des Vicariats apostoliques du Keewatin, de l'Athabaska, du Mackenzie et du Yukon, on mesure l'effort accompli vers la stabilité, le long de rivières qui relient des lacs portant des noms de Missionnaires.

Aux forts, qui gardent leur destination, s'ajoutent les Missions, les résidences comme on disait jadis, depuis Notre-Dame des Victoires, au nord de la Saskatchewan, jusqu'au Saint-Nom de Marie, près du Delta du Mackenzie.

Les Missionnaires y travaillent de leurs mains, sous la conduite des évêques — qui se font, tour à tour, agriculteurs, entrepreneurs, peintres-décorateurs, typographes. Il faut vivre : ils dessèchent des marais, installent des fermes, fécondent « les sables et les roches ». Il faut s'abriter : des maisons s'élèvent, des chapelles, des couvents, des moulins ; des villages se forment, presque des villes. Aujourd'hui, « les plaines de la Rivière de la Paix sont colonisées, et, dans tous les sanctuaires du Mackenzie, de petites lampes veillent devant DIEU ».

EN 1845.

C'est en 1845 que le R. P. AUBERT et le Frère Alexandre TACHÉ, arrière-neveu de Varennes de la Vérandrye, arrivèrent aux confins de la Prairie. Quelques années ont donc suffi pour que la civilisation pénétrât au fond des bois, parmi les glaces.

Mais ce n'est pas tout. Dans l'Ouest proche, celui qui fut longtemps insoupçonné et qu'enrichit aujourd'hui l'or des blés, celui qui va jusqu'aux limites des « Territoires » et où les cités rectangulaires se sont multipliées avec une extraordinaire vitalité, ils ont poursuivi la même prédication, semant les clochers, comme les spéculateurs avaient fait des villes, s'emparant de l'immigration, groupant nos compatriotes.

La *Province du Manitoba*, ainsi qu'ils la désignent, couvre dix diocèses et trois vicariats apostoliques. Les Oblats y ont « vingt-six maisons et résidences et plus de cent dix religieux, employés à la desserte des paroisses, des postes de colonisation et des missions sauvages ».

Le *Vicariat de l'Alberta-Saskatchewan* compte trois diocèses et des œuvres auxquelles se dévouent au delà de cent cinquante religieux.

On ne se lasse pas d'admirer un pareil apostolat et, tournant les yeux vers nous-mêmes, vers le passé de notre race et vers ce qu'elle a fait pour ce pays où l'on continue à vouloir l'ignorer, on ne peut que se rendre

au jugement que notre guide, le P. DUCHAUSSOIS, formule dans ses *Glaces polaires* :

— « Nombre de touristes d'un été dans les régions arctiques ont proclamé la Compagnie de la Baie d'Hudson la mère unique du progrès dans le Nord-Ouest. La vérité est que, tout en s'avançant, à la faveur des coureurs des bois, dans les solitudes profondes, elle les fermait aussitôt, le plus qu'il lui était possible, au reste du monde...

« Si le Nord-Ouest porte aujourd'hui, sur ses champs fertilisés, d'opulentes colonies, si les richesses des montagnes et des forêts se dévoilent, si les pêcheries des grands lacs sont exploitées, c'est aux Missionnaires qu'on le doit. Ils ont révélé le Nord et l'Ouest du Canada au Canada lui-même, qui les ignora jusqu'en 1867.

« Les premiers défricheurs, les pionniers véritables furent Mgr Provencher, Mgr TACHÉ, Mgr GRANDIN, Mgr FARAUD, Mgr CLUT, Mgr GROUARD, et les PP. VÈGREVILLE, TISSOT, MAISONNEUVE, LEDUC, HUSSON, MÉRER, LACOMBE surtout, dont un orateur canadien qualifia si justement la carrière en disant « qu'il avait ouvert des chemins pour aller plus loin, élever des autels pour monter plus haut ».

NOMS ILLUSTRES.

Les voilà, et d'autres encore : Mgr LANGEVIN, Mgr LEGAL, Mgr PASCAL, Mgr CHARLEBOIS, Mgr JOUSSARD, Mgr BREYNAT.

Plusieurs de ces figures sont gravées dans mes souvenirs d'enfance, alors que, au Petit Séminaire de Montréal, nous regardions la tête blanche, si finement énergique, du Père LACOMBE et les évêques colonisateurs aux longues barbes, aux traits vivement marqués, à la parole légèrement saccadée mais d'une singulière persuasion, tous « évêques de peine ».

Mais nous savions mal tout ce qu'ils avaient fait. Le savons-nous, même de nos jours ? Nul n'est prophète en son pays, et, au risque de m'alourdir encore de citations, je veux interroger des voyageurs français sur ce qu'ils pensent de ce qui s'est passé en ce pays, au milieu de nous, et que nous ignorons parce que nous laissons cela avec un indifférent dédain aux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi*.

En 1922, Gabriel-Louis Jaray et Louis Hourticq, voyageant dans l'Ouest du Canada, eurent la joie, à Edmonton, « porte du Nord », de rencontrer Mgr GROUARD, le glorieux oublié à qui la France remit, l'an dernier, la Légion d'Honneur, Mgr JOUSSARD et l' « évêque du vent », Mgr BREYNAT, qui rêve d'un avenir prodigieux et qui voit déjà les forces hydrauliques du Mackenzie broyer les minerais. Ils ont consacré à ces évêques une des plus jolies pages de leur livre, *De Québec à Vancouver* — une des plus jolies pages avec celles où ils s'attardent à évoquer le souvenir d'un conquérant d'une autre espèce qui fut un homme d'action et un artiste, Sir William Van Horne. Et voici ce qu'ils écrivent, à la suite des portraits de ces « trois Français, robustes, d'une belle gaieté et d'une gravité épiscopale animée d'une joviale bonhomie » :

— « La civilisation moderne est dédaigneuse, même un peu brutale. Elle laisse à l'écart les sauvages, frères inférieurs, cette race enlaidie par la souffrance et arrêtée dans son développement par un climat inhumain.

« C'est le dévouement des Missionnaires qui paie la dette de l'humanité à ces déshérités du globe. Ils acceptent la terrible existence boréale, pour apporter aux malheureux les espérances du Christianisme, et leur enseigner quelques vertus.

« Nous sentons bien que c'est là chose plus haute et plus rare que tout ce que le génie humain peut inventer ou faire dans l'ordre de la connaissance ou de la beauté. »

Peu de temps après, Rouquette est allé, envoyé du Consulat de France, porter la Croix de la Légion d'Honneur à Mgr GROUARD, là-bas, dans les blizzards, sur la colline qui domine le Petit-Lac des Esclaves, à la Mission Saint-Bernard. Il en rapporte un article qu'il lance en plein Paris, puis le livre que nous connaissons et qu'il ajoute à son *Grand Silence blanc*.

Voici comment ce livre s'achève, sur un « au revoir ou un adieu, qui peut prévoir cela ? » Il a salué l'évêque, « casqué de castor », il descend vers la cité de Grouard, « qui sommeille », il touche la dernière auberge : le voilà parti. Et, devant les « boqueteaux de sapins et les maigres saules », son esprit, encore chaud du souvenir,

revit les hommes qu'il laisse dans l'immensité pâle, loin du monde et près de DIEU.

— « Courage ! Ceux que je viens de quitter sont des porteurs d'espérance, les magnifiques serviteurs, d'une cause sainte, sublimisée par le renoncement, l'abnégation et la souffrance.

« Ils ont les paroles pour apaiser, pour instruire, pour consoler. Ils ont des mots pour toutes les défaillances ; ils endorment la douleur, fille de la solitude et mère des orages de la passion.

« Tout ce qui souffre, tout ce qui chancelle, tout ce qui est irrésolu vient vers eux ; et la guérison, l'apaisement, la volonté se lève à l'appel de leur voix.

« A quel prix achètent-ils la conversion des âmes ? Depuis des mois, des années, ils se consacrent « à l'œuvre du manque-de-tout », usant leur vie dans une lutte quotidienne contre le froid, la solitude, la faim, hydre tricéphale de cette terre nordique, où ils ont fixé volontairement leur destin.

« Je ne raconte pas leur histoire ; mais, devant le mirage de la nuit polaire qui se déroule à mes yeux, j'évoque l'épopée blanche dont ils ont écrit tous les chants, des bords du Saint-Laurent jusqu'aux extrêmes limites du monde.

« D'autres diront la gloire de ces hommes.

« Je ne suis qu'un pèlerin qui vint s'asseoir, un jour, à leur foyer ; mais mon âme a gardé l'empreinte de leur âme et mon cœur les vibrations de leur cœur... »

L'ÉCOLE.

L'école est une autre évangélisation, celle des vérités de l'esprit et des exigences du devoir de civilité : une autre civilisation.

Les Missionnaires s'y sont livrés. A peine installés au Canada, ils instruisent en même temps qu'ils catéchisent. Les Récollets et les Jésuites enseignent les indigènes à Québec, à Tadousac, là-bas, chez les Hurons, partout où ils rencontrent des intelligences ; qu'ils n'y aient guère réussi, eux et leurs successeurs, n'amoindrit pas l'inspiration de leur geste. Le Français humanise, où qu'il passe.

Le soin des Missionnaires s'étend naturellement aux enfants de leur race — qu'ils initient à la grammaire, aux mathématiques, aux rudiments du latin. Depuis Québec, l'école accompagnera le prêtre vers les points

de colonisation : malgré le peu d'empressement du Gouvernement, occupé ailleurs, l'enseignement des premières lettres, œuvre du peuple surtout et des communautés, se disséminera parmi la colonie — à Montréal, aux Trois-Rivières, dans les hameaux, dans les missions. Le curé ou quelque jeune gentilhomme se fera maître d'école. Nos pères ont connu l'instituteur ambulant. Il est faux que nous ayons croupi dans l'ignorance.

Collège des Jésuites.

Le Collège des Jésuites, subventionné par René de Gamaches, « pour le secours et l'institution spirituelle des Canadiens », — ces mots valent qu'on les retienne — n'eut qu'à grandir avec la population : encore peu d'années, et on inscrira au programme, déjà chargé de lettres, la philosophie avec la théologie, voire les sciences positives, dont l'hydrographie, pour donner à Talon « une pépinière de navigateurs ».

Des prêtres et des découvreurs, voilà notre première élite et qui tint son rôle. Plus tard, à la suite de la colonisation, les collèges se multiplieront sur ce type et par toute la province, depuis la vallée de l'Outaouais jusque aux confins du Golfe : il s'en élèvera des défenseurs.

L'Université.

Enfin l'Université nous donne, au XIX[e] siècle, la certitude d'une avance désormais assurée. Ainsi placé aux limites d'une évolution, l'enseignement supérieur apparaît comme un couronnement. Il nous libère et nous renforce. On a dit souvent, on ne répétera jamais trop que l'Université est le cœur où bat la nation. Elle commence seulement sa tâche — qui est de donner au peuple, en les renouvelant toujours, une jeunesse puis des hommes. Indépendante des mille combinaisons que l'intérêt suscite, elle forme le professionnel, le spécialiste et, par eux, des compétences et, de plus en plus, l'opinion : on le reconnaîtra quelque jour, lorsque des engouements, particuliers aux

pays jeunes, auront passé. L'Université, intimement liée aux collèges, est la grande civilisatrice, la gardienne de nos pensées, de notre idéal, de nos plus nobles qualités, le plus sûr instrument de notre supériorité. Qu'elle ne fasse encore qu'aspirer à sa pleine fonction, il n'importe : elle y atteindra.

École primaire, collège classique, université ont été trois merveilleux secrets de durée. Au moment difficile où nous avions à choisir entre le souvenir et l'intérêt, nous les avons dressés du côté de la fidélité. Ils nous ont gardé notre caractère, au prix de bien des sacrifices, et nous leur devons une large part de notre survivance, s'ils ont conservé, au milieu des attaques et des embûches, la tradition lointaine qui nous apparente, la civilisation qui nous pare.

Autres Institutions.

Les Oblats sont de trop merveilleux Missionnaires pour ne pas l'avoir compris et pour ne pas avoir réalisé encore une œuvre qui achève de les comparer à leurs illustres devanciers.

Dans le Nord même, où ils n'ont avancé qu'avec le courage surhumain de la Foi, ils ont, au sein des missions, bâti l'école. Ils ont recommencé — comme ils sont bien de la lignée ! — d'instruire les sauvages, ils ont tenté de fixer, ne fût-ce qu'un moment, l'esprit des enfants des bois sur les lois de contrainte et de respect que la liberté n'enseigne pas.

Il y a, maintenant, dans l'Athabaska et le Mackenzie, des orphelinats, des écoles, des pensionnats, que dirigent les Sœurs Grises et les Sœurs de la Providence — des religieuses de chez nous. L'histoire recommence, les mêmes forces revivent, le même progrès s'accomplit dans une admirable ténacité aux traditions.

Mais quittons les glaces polaires et les étendues de l'Ouest, où nous aurions tort de vouloir confiner la débordante activité des Oblats de Marie Immaculée. Leur costume et leur apostolat nous sont trop familiers, pour

ne pas nous rappeler que ces hommes sont là, près de nous, dans nos paroisses de l'Est, dans nos chaires, dans nos institutions, et qu'ils ont découvert, même en nos pays plus anciens, des âmes à évangéliser qui vivent encore au milieu des forêts.

Ils viennent d'abord à Saint-Hilaire, en 1841, puis à Longueuil, puis à Montréal, où ils transforment la paroisse de Saint-Pierre — dont ils font le siège de la Province du Canada. De là ils rayonnent vers le Saguenay jusqu'au Labrador, vers Québec où on leur confie Saint-Sauveur, vers le Cap de la Madeleine dont ils font un pieux pèlerinage, vers Ville-La-Salle, Ville-Marie et Nord-Témiscamingue, vers Maniwaki et Mattawa où des ouvriers se pressent, vers l'Ontario, vers Hull et la Capitale fédérale, Ottawa, où ils fondent trois paroisses, un juniorat, un scolasticat, un séminaire et une université.

C'est là que je veux chercher une seconde preuve de leur volonté de civilisation, laissant de côté, mais sans en négliger le mérite, leur prédication *super turbas*, leurs appels à la conscience populaire, la complaisance que, fidèles toujours à leur devise, ils ont mise dans les humbles et les déshérités.

En 1848, un Oblat, Mgr GUIGUES, premier Évêque d'Ottawa, organisait le « Collège de Bytown » — qui devint Université, dix-huit ans plus tard, et eut l'honneur, en 1889, d'une consécration de Léon XIII. Dans l'Ontario, parmi une population bilingue, c'est maintenant le haut enseignement qui retient les religieux. Ils y font toujours figure de missionnaires et d'animateurs.

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA.

« La création de l'Université catholique d'Ottawa », a écrit quelqu'un qui s'y connaît, « n'a été que le terme naturel d'un mouvement migratoire irrésistible ».

C'est bien ainsi qu'il sied de poser la question. Dès l'Ancien Régime, les nôtres s'étaient portés vers l'Outaouais. Notre vigoureuse fécondité précipita le mouvement de conquête pacifique, de paisible colonisation,

qui fit trembler comiquement nos voisins d'origine saxonne.

Rome attendait. Lorsque les paroisses furent nombreuses suffisamment, le Saint-Siège tailla un diocèse dans le Canada central qui, plus tard, devait devenir une province ecclésiastique. Des Français ont, depuis, occupé le trône épiscopal.

C'est donc pour nous une aventure connue, traditionnelle. L'Église fondée, le moment vint, comme naguère dans le Québec, d'organiser notre vie intellectuelle, de nous donner une institution propre à former une élite. Elle fut copiée sur une autre, plus ancienne, — le Collège de l'Assomption — et reçut les caractères qui avaient marqué, dès longtemps, l'enseignement des humanités dans notre vieille province. La fondation du Collège Saint-Joseph — supprimons l'affreux Bytown — et la reconnaissance doublement officielle de l'Université d'Ottawa sont des actes qui résultent, nécessairement, de l'expansion du peuple canadien-français.

Ceci posé, non sans preuves, il reste que le nouveau collège jetait ses fondations en terre divisée. La chose était nécessaire économiquement. Il fallait créer un centre : les enfants des Canadiens français de l'Outaouais n'avaient de choix qu'entre Montréal et Kingston et trop peu de ressources pour se décider. Attachés au territoire ontarien, ils ne pouvaient pas ignorer leurs compatriotes, d'autre origine mais de même religion, qui s'étaient aussi installés dans la région. Le collège fut bilingue.

Était-ce encore bien une exception ? N'avons-nous pas bientôt l'habitude de ces solutions justes dont nous tachons de tirer le meilleur parti ? Dans la pensée des Oblats fondateurs, les nôtres seraient sauvés par un enseignement de discipline française et, munis d'une langue seconde, s'élanceraient vers le succès, plus forts, mieux armés, prêts à lutter avec leurs concurrents.

Plus haut que cela encore Mgr GUIGUES et le Père TABARET plaçaient leur riche ambition. Ils désiraient « établir une maison d'éducation qui, offrant absolument les

mêmes avantages aux deux populations, attirera nécessairement les enfants que la Providence appelle à jouer, plus tard, les rôles les plus importants dans cette partie du pays. Ces jeunes gens, vivant et grandissant ensemble, apprendront, dès l'enfance, à se connaître et à s'estimer, et, ainsi, ils pourront, en conservant *chacun* tout ce qu'il y a de noble dans le sentiment national, se préparer à combattre, de concert et avec intelligence, les nobles combats de la religion et de la patrie ».

Ceux qui se préparent, à la même époque, à bâtir la Confédération trouveront-ils mieux ? Après cinquante ans, est-ce autre chose que nous demandons ?

Elle est bilingue.

L'histoire suivit, un peu troublée parfois, mais fidèle, en définitive, à l'idée première.

L'Université d'Ottawa est bilingue, comme nous l'avons toujours entendu dans la Province de Québec : elle respecte les droits et du français et de l'anglais, ardente également à les défendre chacun.

Tâche délicate et difficile, dans un milieu où la majorité en juge autrement, où l'autorité réglemente avec partialité ; tâche nécessaire et légitime, basée en nature, appuyée sur les traités, sur des titres de noblesse, sur l'esprit de la loi organique.

Dans l'Ontario, l'Université d'Ottawa est à l'avant-garde de la civilisation catholique et française, comme, dans l'Ouest, le Collège de Saint-Boniface, que fonda Mgr Taché, et comme, dans le Nord extrême, les couvents et les missions. Merveilleuse unité de doctrine et d'attitude !

Cependant, un des motifs qui déterminèrent Mgr Guigues me retient. Il est renfermé dans une phrase qu'il traçait, au début de son épiscopat, au moment qu'il formulait les raisons d'établir un collège sur l'Outaouais : « la nécessité de recevoir une éducation plus proportionnée aux besoins de l'époque ». C'est une idée de progrès et qui va recevoir, à l'Université d'Ottawa, son plein épa-

nouissement. Par elle, l'institution répondra à ce que l'heure réclame de l'enseignement ; et c'est éclairer plus avant l'action civilisatrice des Oblats que de le démontrer.

Je n'entrerai pas dans une nouvelle querelle des humanités, me bornant à des conclusions que nous offrit le R. P. Simard, à l'instant même où, de mon côté et par le fait de l'expérience, j'en éprouvais, avec d'autres, la vérité.

Nature de l'Enseignement.

L'enseignement classique est, depuis trop longtemps, lourd de lettres, de littérature et de rhétorique ; il reporte troploin, si l'on néglige les mathématiques, la formation scientifique ; il repousse dans un coin du programme, hâtivement parcouru, les « petites » sciences, qui ne laissent pas d'avoir une importance de premier plan ; enfin, ayant en rhétorique abandonné le français, il n'y revient plus. C'est du moins là une conviction à laquelle plusieurs maîtres de l'enseignement secondaire paraissent se rallier et qui vaut qu'on l'éprouve, dans l'intérêt de la nation.

Non qu'il s'agisse de renoncer aux lettres non plus qu'au latin, ni, si l'on y tient absolument sous sa forme actuelle, au grec. Ces disciplines, absolument conformes à notre génie, demeurent. Je n'insiste que pour placer un mot du Père Simard, qui confirme aussi bien cette conférence : — « A notre siècle, où le nationalisme ramène les peuples au berceau de leur vie, serait-il assez illogique de briser avec les racines de notre parler et avec le foyer de notre civilisation ! »

On n'exige pas davantage qu'une étendue démesurée soit réservée au domaine scientifique : on lui ferait même une part plus modeste que celle qui revient, de tradition, aux pures humanités, au français en particulier qui paraît sacrifié. Mais on verrait avec satisfaction que l'on enseignât de plus près les sciences d'observation et, d'une façon générale, que l'enseignement scientifique fût distribué tout le long du cours — dont on n'aurait,

somme toute, qu'à modifier l'ordonnance. Cela permettrait de laisser pénétrer, jusque dans les classes de philosophie, le souci de l'élégance et de la forme, mais singulièrement mesurées toutes deux. Et, si l'on tient encore absolument à demander aux élèves de faire l'éloge de Christophe Colomb, d'écrire au nom du Pape au Général de la Moricière pour l'engager à prendre la direction des armées pontificales, ou à formuler la défense de Thomas Morus devant ses juges, ce sera, du moins l'on se plaît à le penser, en plus ferme connaissance de cause.

Formation scientifique.

La formation scientifique, reçue à petite dose dès le bas âge, offrirait des avantages qui paraissent incontestables à certains.

Etre livré, six années durant, à l'unique littérature, que tempère vaguement la monotonie des chiffres, cela fait contracter des habitudes ou des préférences. On ne voit la science que sous ses aspects rébarbatifs, et l'on s'engoue, si même on va jusque-là, pour les beautés de l'éloquence — vers laquelle nous avons, naturellement, la propension. On en oublie la vie. S'il arrive que les circonstances contraignent le jeune homme à laisser le collège, il part vers l'existence avec son histoire ancienne, quelques décalques de cartes géographiques, des éléments de mathématiques, et du latin en puissance. Est-ce agir sagement que d'abandonner ainsi ceux qui, comme Jean Rivard, ne peuvent pas aller plus loin. Quelle concurrence feront-ils aux autres qui, formés tout autrement, ont du moins, si le sort leur est contraire, des chances de réussir, parce qu'ils ont commencé par acquérir des connaissances précises ? Qui dira combien rude est le chemin que les nôtres doivent parcourir !

L'enseignement des sciences, disséminé le long des années d'études, comme cela se pratique en France, aurait pour conséquence appréciable de former, dès la jeunesse, le sens de l'observation ; car, ces sciences, on les expliquerait comme elles sont faites, en se basant sur

la vie qu'elles expriment et non sur des manuels — qui sont choses excellentes mais mortes. Et l'enfant apprendrait petit à petit, et non pas tout à coup dans la hâte d'une fin de cours, ce qu'il est, où il vit, dans quel milieu, dans quel pays. Le sachant, il connaîtrait son utilité propre, la fonction que l'on attend de lui. Il jugerait chaque chose à son mérite, il agirait sans se perdre dans la surprise ou l'hésitation. Il livrerait, pour reprendre les mots de Mgr GUIGUES, « les combats de la religion et de la patrie » ; car la religion ne peut que se fortifier de l'appui de la science, de la vraie science, et la patrie ne saurait que gagner à abriter des enfants qui, l'ayant aimée dans toutes ses manifestations, ne rêvent que de la servir. Sortons les « petites sciences du coin où elles somnolent » : elles contiennent tous les secrets de notre territoire, elles nous expliqueront le sol, la flore, la faune, tout ce qui nous entoure et que nous ignorons. Vivifions l'histoire par la sociologie, l'économie politique ; humanisons la géographie ; aiguisons, par la chimie, la physique et les mathématiques le sens du réel chez les nôtres : la prochaine génération ne sera plus la même et nous serons plus sûrs de vaincre par elle. La chance, à tout le moins, mérite que l'on y réfléchisse.

C'est ce qu'ont fait les Oblats, et, en haussant ainsi le débat, on voit qu'ils ont servi leur race dans le champ de l'enseignement comme dans tous les autres. Le Père SIMARD, que je ne me lasserais pas de citer, — tant ses conférences sur la *Tradition*, sur *Saint Thomas* et *Saint Augustin* révèlent d'exaltation saine et respectueuse — écrit : « Un idéalisme éveillé par un réalisme qui le nourrit et le soutient sans relâche, telle est la substance et tel est le mode de notre savoir. » Précieuse formule !

On croira, peut-être, qu'elle fut empruntée aux conditions mêmes où l'enseignement devait se donner et qui furent établies par les habitudes et les exigences d'une population en partie anglaise. Il se peut ; mais, ce qu'elle a d'heureux, et ce que l'on ne redira jamais trop, c'est qu'elle est française, absolument française.

On ne procède pas autrement dans les lycées de

France où, dès la sixième, on s'applique au latin, au français, aux chiffres et aux sciences d'observation, avec un indéniable succès. Que, en établissant cette comparaison, on veuille sauvegarder la part du latin et du grec, c'est une autre question ; nous posons ici une méthode, simplement, et c'est une satisfaction d'apprendre qu'elle ne nous est pas étrangère et que, en l'empruntant, nous restons fidèles à nous-mêmes.

La fidélité à soi-même, je ne sache pas que les Oblats aient eu d'autre souci, et ce dans une province où c'est un admirable mérite. Il n'y a pas de race supérieure en ce pays ; mais chaque race, en obéissant à ses traditions, en perfectionnant ses qualités natives, peut atteindre à une supériorité dont la nation s'enrichira. Nous n'avons rien à céder de nous-mêmes : c'est, au contraire, par la soumission à nos disciplines profondes que nous servirons le mieux et notre idéal et l'idéal commun. Le respect de ce principe de liberté est l'unique condition du véritable progrès poursuivi dans la concorde, la résolution et la paix. L'Université d'Ottawa ne peut pas servir de plus juste cause.

Monseigneur de Mazenod.

Le 21 décembre 1811, Eugène de Mazenod, le Fondateur des Oblats de Marie Immaculée, était ordonné prêtre. Il refusa le titre de Vicaire général que lui offrait l'Évêque d'Amiens, pour « se consacrer tout entier au soin de la jeunesse et des pauvres ».

Le 25 février 1816, il entraîne l'Abbé Tempier, Vicaire à Arles, et les deux compagnons s'installent à Aix, dans le Monastère des Carmélites, avec quelques « ouvriers évangéliques ». La Congrégation est fondée.

Le 17 février 1826, Eugène de Mazenod a la joie d'apprendre que Léon XII approuve son Institut.

En 1841, M. de Mazenod, devenu Évêque de Marseille, recevait Mgr Bourget, en route vers Rome. Celui-ci recherchait des apôtres et les demanda au Fondateur des Oblats.

Tous les Missionnaires répondirent : « *Ecce ego, mitte me* .»

Au mois de novembre, les Pères HONORAT, LAGIER, TELMON, BAUDRAND et les Frères convers LOUIS et BAZILE quittaient le Havre. Ils étaient à Montréal, le 2 décembre. Nous savons le reste.

DES CONSOLATEURS.

Dans les acclamations qui montent, aujourd'hui, vers les Oblats, à l'occasion du centenaire de la reconnaissance de leur Ordre, il se mêle à l'admiration une affectueuse et reconnaissante pensée.

Ils ont été les consolateurs des pauvres et des miséreux, les guides des populations accumulées dans les villes par l'industrialisme, les prédicateurs d'une doctrine de paix et d'amour, les évangélisateurs des nomades perdus dans les glaces et les brumes du Nord, les éducateurs de la jeunesse.

Est-il plus belle et plus rapide carrière et qui ait été plus dévouée aux intérêts des âmes et du peuple ?

Chaque année, les Oblats célèbrent, dans leurs communautés, cette date du 17 février 1826 : qu'ils souffrent aujourd'hui, que nous nous joignions à eux et que nos cœurs, si indignes qu'ils soient, partagent leur joie et exaltent leurs vertus comme un bienfait du Ciel.

~~~~~~~~

« Consulteur aux Religieux. »

Par Billet de la Secrétairerie d'État, en date du 7 juillet 1926, Sa Sainteté le Pape Pie XI, heureusement régnant, a daigné nommer

le R. P. Auguste ESTÈVE, Procureur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée près le Saint-Siège, consulteur de la Sacrée Congrégation des Religieux.

Les « *Missions* » offrent au R. P. ESTÈVE l'expression de leurs fraternelles et cordiales félicitations.

~~~~~~~~~~